

Cependant, soit que ce fût une illusion de son estomac affamé, soit que ce fût une réalité, un parfum de viande rôtie semblait embaumer l'atmosphère autour du Mexicain. Après qu'il eut fini de fumer un des Indiens se leva, s'éloigna de quelques pas et s'agenouilla sur un endroit du sol qui paraissait récemment fouillé.

Diaz suivait ses mouvements avec un intérêt dont il ne se rendait pas exactement compte. Il vit alors l'Indien creuser la terre avec son couteau. Ce n'était plus une illusion : un parfum embaumé, suave, pénétrant, jaillit du sol entr'ouvert. L'aventurier poussa un hurlement de bête féroce à jeun, au moment où l'Indien tirait de terre un bloc noir comme du cuir calciné, auquel il fit une large entaille ; Diaz faillit s'évanouir à l'aspect d'une montagne de chair odorante, rose et juteuse comme la pulpe incarnate et fondante du melon d'eau, que le sauvage cuisinier déposa par terre dans sa carapace noirâtre.

C'était une bosse de bison que l'Indien venait d'exhumer du four souterrain dans lequel son enveloppe de peau d'abord, puis la terre elle-même concentraient toute sa substance comme tous ses parfums.

En satisfaisant avec délices un besoin si impérieux, Diaz fut mis au courant par les Indiens du but qu'ils se proposaient, c'est-à-dire d'attaquer Main-Rouge et Sang-Mêlé, et dès ce moment il resta en leur compagnie jusqu'à l'escarmouche qui venait d'avoir lieu. Nous terminerons en disant que ce ne fut pas sans un vrai plaisir que Diaz accueillit comme certain, ce qui toutefois n'était que probable, que la patte énorme, velue, armée d'ongles monstrueux, qu'il vit déposée dans un coin du canot, était celle de l'ours gris à qui il était redevable de si terribles sensations.

A l'instant où Diaz finissait son récit, le Comanche fit signe au Canadien et à l'Espagnol de cesser de ramer, et il signala à l'avant du canot une colonne de fumée qui s'élevait sur le bord de la rivière, au milieu de taillis épais.

— Il n'y a qu'un feu, dit Bois-Rosé en laissant tourner le canot au cours de l'eau et cependant il est prudent d'envoyer les éclaireurs en avant, pour reconnaître le nombre et la qualité de ceux qui reposent auprès de ce foyer.

Le jeune Comanche donna aux deux Indiens qui suivaient le canot sur la rive droite, l'ordre d'aller à la découverte. En attendant, chacun prépara ses armes.

Un peu avant qu'on arrivât à l'endroit d'où s'élevait la colonne de fumée, un individu encore invisible s'émut sans doute du bruit des avirons, car on entendit une voix forte s'écrier :

— Wilson !

— Sir ! cria une seconde voix à peu de distance de la première.

Puis la voix reprit, tandis que les chasseurs se regardaient avec étonnement :

— Vous faites de votre emploi près de moi une sinécure ; n'entendez-vous pas ?

— Un canot ? il y a une demi-heure que je le vois.

— Très bien ; dès lors je ne m'en occupe plus, c'est votre affaire.

Comme l'Anglais, qu'on a reconnu sans aucun doute, achevait ces mots, le canot arrivait en ligne droite vers une petite clairière au milieu de laquelle étaient flegmatiquement couchés à quelques pas l'un de l'autre, nos singuliers personnages, l'Anglais et son garde du corps. Non loin d'eux, l'avant-train d'un chevreuil était suspendu à un petit arbre, et, devant un brasier ardent, une des cuisses de l'animal pétillait en rôtissant au-dessus des charbons.

A l'extrémité de la clairière, trois chevaux paisaient l'herbe touffue qu'entretenait l'humidité du fleuve. Sir Frederick dessinait tranquillement, tandis que, près du feu, l'Américain surveillait le quartier de chevreuil. A l'exception d'un magnifique cheval blanc dont la robe éclatante était souillée de sang, et qui, forte ment attaché contre un tronc d'arbre et les jambes entravées, se débattait dans ses liens, ce bivac était, au milieu d'un pays peuplé de dangers, paisible comme le coin du feu d'une ménagère hollandaise.

CHAPITRE XVI

LE PRISONNIER

Les voyageurs s'arrêtèrent un instant pour contempler ce tranquille tableau.

— Sir ! s'écria Wilson qui, depuis quelque temps déjà, comme il le disait, avait reconnu dans le canot la tournure et les traits du jeune Comanche qu'il rencontrait pour la deuxième fois, nous avons ici un brave guerrier dont la main a déjà serré la vôtre.

— J'y vais, répondit sir Frederick Wanderer sans lever la tête. Et quel est cet ami ? car, grâce à vous, je ne rencontre jamais un ennemi, ce qui en vérité devient monotone.

— Eh ! sir, répliqua l'Américain, ce qui est écrit est écrit ; je ne connais pas autre chose, moi, et après cela, si votre Seigneurie désire que je la mette en face de quelque bon danger, ce sera l'objet d'une clause additionnelle à notre traité, sans quoi... vous sentez, sir Frederick, je ne saurais, sans encourir le risque d'un procès ou le reproche de ma conscience, condescendre...

— Nous verrons, nous verrons, interrompit l'Anglais en se levant. Ah ! c'est moi le jeune Comanche ajouta sir Frederick avec vivacité ; je suis aise de le revoir.

Rayon-Brûlant serra la main de l'Anglais, pendant que le Canadien et Pepe, ainsi que les deux Mexicains, ne regardaient pas sans étonnement le singulier couple de voyageurs que le hasard leur faisait rencontrer.

— Y a-t-il longtemps déjà que Votre Seigneurie parcourt les abords de la rivière Rouge ? demanda Bois-Rosé en anglais.

— Depuis six ou sept jours, répondit sir Frederick ; j'étais à la poursuite de ce beau coursier blanc que vous voyez là-bas, et je me dispose à dire adieu à